

PIERRE SAUREL

La lentille qui tue



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 030

La lentille qui tue

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 297 : version 1.0

La lentille qui tue

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Au cours du dernier chapitre des aventures extraordinaires de l'espion canadien, Jean Thibault, qui se cache sous le pseudonyme d'IXE-13, s'engageait dans l'une des plus périlleuses missions de sa carrière.

Un savant allemand, du nom d'Henrich Kinentz avait réussi à mettre à point, une machine à rayons, qu'il avait appelée « le rayon de la mort ».

Le professeur Kinentz était un pacifiste, mais grâce à l'ingéniosité de Von Tracht et de Bouritz, les deux ennemis jurés d'IXE-13, le professeur avait enfin consenti à passer sa machine à l'armée.

Le chimiste Fritz Hamler, assistant et élève de Kinentz, vit le danger que courait l'humanité tout entière et il résolut de racheter la bêtise de son maître.

Il se rendit en Angleterre, et après avoir été fait prisonnier par les alliés, il parla à Sir Arthur des puissants rayons de la mort.

– Je puis vous aider à voler ou à détruire l'appareil, mais à la condition que vous me promettiez de ne pas en faire usage contre mon pays.

Conditions acceptées.

IXE-13 fut immédiatement nommé, pour aller en Allemagne, accomplir une triple mission, soit :

1. – Trouver un moyen d'entrer en Allemagne, se faire passer pour un chimiste et se faire engager à l'étude de perfectionnement de l'appareil : « le rayon de la mort ».

2. – S'emparer ou détruire l'appareil.

3. – S'arranger pour que le professeur Kinentz ne puisse construire d'autres appareils, et revenir en Angleterre.

Se faisant passer pour le professeur Simon Shermann, un Israélite de 62 ans, et un supposé puissant savant, IXE-13 avait réussi, grâce à l'aide de Fritz Hamler, à entrer au service de

l'armée nazie.

Il était assisté de ses deux inséparables compagnons, Gisèle Tubœuf et Marius Lamouche.

Gisèle, habilement maquillée en garçon, se faisait passer pour le petit-fils d'IXE-13, et on l'appelait David Shermann.

Quant à Marius, déguisé en femme, il servait de gouvernante à David et se faisait passer pour une vieille Française, Caroline Fernaud.

Tous trois avaient été reçus à bras ouverts par le professeur Kinentz.

Ce dernier, tout comme Von Tracht et Bouritz, croyait qu'IXE-13 était un vieil oncle de Fritz.

IXE-13 revint à la maison du professeur, enchanté.

Il annonça à Gisèle :

– Mon petit David, j'ai de bonnes nouvelles pour toi.

– Qu'est-ce que c'est, grand-père ?

– J'ai obtenu la permission de t'emmener au

laboratoire de l'armée nazie. Tu pourras surveiller notre travail en ce qui concerne la machine aux rayons de la mort.

– Oh, je suis bien content.

Marius dit aussitôt :

– Pardon, monsieur Shermann.

– Oui, Caroline ?

– Je vais accompagner David, n'est-ce pas ?

– Non, vous resterez ici, Caroline...

– Mais, il faut que je surveille le petit. Il peut commettre des tours pendables, là-bas.

– N'ayez crainte, j'aurai l'œil dessus.

– Bon, bon, très bien, monsieur, mais je ne serai pas responsable de ce qui arrivera.

IXE-13 avait envie de sourire.

Marius jouait son rôle à perfection.

Vers dix heures, ce soir-là, prétextant la fatigue du voyage, IXE-13 et ses deux compagnons décidèrent de monter à leur chambre.

– Je vous laisse le bonsoir, professeur, et demain, nous nous mettrons au travail.

– Parfait, bonsoir, professeur Shermann.

Une dizaine de minutes plus tard, sans faire de bruit, Marius et Gisèle allaient rejoindre IXE-13 dans sa chambre.

– Je savais que vous viendriez, vite entrez, et surtout pas de bruit.

Ils allèrent s’asseoir sur le bord du lit.

– Peuchère, patron, nous allons avoir de la difficulté.

– Comment cela ?...

– Mais vous ne serez que tous les deux, là-bas...

– Pardon, Marius, tu oublies, Fritz. Lui aussi nous aidera.

– Peut-être, mais il ne fera certes pas tout ce que je pourrais faire. Supposez une bataille à coups de revolvers, Fritz se rangera-t-il de notre côté ?

– Non, j’en ai bien peur.

– Tandis que moi...

IXE-13 l'interrompt :

– Pour toi, Marius, j'ai une autre mission.

– Ah !

– Tu sais que même à Berlin, nous avons des amis ?

– Oui.

– Eh bien, dès demain, il faut commencer à trouver un moyen pour sortir de l'Allemagne en sécurité.

Gisèle protesta :

– Mais Jean, nous n'avons pas encore accompli notre mission...

– Il vaut toujours mieux prévenir, c'est plus prudent.

IXE-13 sortit un calepin de sa poche.

– Tu as du papier et un crayon, Marius ?...

– Eh bien, prends des notes. Je vais te donner des adresses et des mots de passe.

– Parfait.

IXE-13 dicta pendant quelques minutes.

– Est-ce qu’il faut que j’aie vu tous ces gens-là ?...

– Non, ce ne sera pas nécessaire. Cependant, je crois qu’il serait plus prudent d’en voir plusieurs. Ils pourraient nous trouver chacun un moyen de sortir d’Allemagne et lorsqu’arrivera le temps de nous sauver, nous prendrons celui qui sera à notre disposition.

– Très bien, patron, je vais commencer dès demain.

Gisèle demanda :

– Et nous, qu’est-ce que nous allons faire là-bas ?

IXE-13 haussa les épaules :

– Je ne le sais pas plus que toi, Gisèle... nous déciderons probablement demain, peut-être plus tard. Je suis chanceux de connaître un peu la chimie et la physique.

– Mais moi, je ne m’y comprends guère.

– C’est justement ce qu’il faut. Tu me poseras

continuellement des questions. Ce sera naturel, et de plus, si Von Tracht se demande comment il se fait que nous ne travaillons pas plus vite, eh bien, je pourrai dire que c'est toi qui me retardes ?

– Mais alors, il me défendrait d'aller aux laboratoires ?

– Nous n'en sommes pas encore rendus là, ne nous en faisons pas trop à l'avance. Pour le moment, reposons-nous. C'est la meilleure solution.

Après leur avoir souhaité le bonsoir, les deux Français retournèrent à leurs chambres respectives.

*

Pendant qu'IXE-13 causait avec ses deux amis, Fritz et le maître avaient un autre genre de conversation.

Lorsqu'il fut certain de ne pas être entendu, le professeur se rapprocha de son élève.

– Fritz ?

– Oui, maître...

– Tu es bien décidé à travailler pour perfectionner mon appareil ?...

– Mais oui, pourquoi me demandez-vous cela ?...

Le professeur baissa la tête et demeura silencieux.

– Est-ce que par hasard, vous regretteriez ?

Kinentz fit signe que oui.

Puis il expliqua.

– Si tu savais ce qu'ils ont fait, Fritz...

– Qui ?...

– Nos chefs. Ils ont tué de pauvres prisonniers, des femmes, des vieillards, des enfants et des blessés.

– Avec votre machine ?

– Oui. Et dire que moi, Kinentz, je m'étais bien promis...

– Je vous avais prévenu, maître.

– J’aurais dû t’écouter, Fritz.

– Maintenant, il est trop tard, nous ne pouvons plus reculer...

Le professeur regarda curieusement son élève.

– Mais toi, tu as bien changé, aussi. Tu étais du même avis que moi, auparavant.

– Je sais, et c’est pour cela que j’ai quitté l’Allemagne. Mais j’ai senti que je ne pouvais me séparer de vous et je suis revenu en emmenant mon oncle.

Kinentz se prit la tête à deux mains...

– Et dire que maintenant, je serai obligé d’aider à perfectionner mon appareil.

– Que voulez-vous, il est trop tard pour reculer.

Et Fritz ajouta avec un curieux de sourire.

– On ne sait jamais... la Providence nous aidera peut-être.

– Que veux-tu dire ?...

– Mais rien, rien.

Fritz se leva.

– Moi aussi, je suis fatigué, maître... le voyage... je monte me coucher.

– Très bien, Fritz. Bonsoir.

Et le jeune chimiste quitta le professeur.

Le pauvre homme demeura seul, plongé dans ses pensées.

Plus que jamais, il regrettait d'avoir donné son invention à l'armée nazie.

II

Le lendemain, Fritz, le professeur, Gisèle et IXE-13, quittaient la maison pour se diriger vers les laboratoires de l'armée.

En route, Fritz s'approcha de l'espion canadien.

– Tout va bien, dit-il.

– Je l'espère.

– Le professeur est de notre côté.

– Comment cela ?

– Il regrette sincèrement d'avoir laissé son invention aux mains de nos chefs et je crois qu'il serait prêt à tout faire pour la ravoïr.

– Tant mieux. Vous lui avez dit la vérité à notre sujet ?

– Oh non, car on ne sait jamais... C'est peut-être un truc de sa part...

– Vous avez bien fait.

– Si nous avons besoin de lui, il sera toujours temps de s'en servir... s'il est véritablement sincère.

Pendant que nos trois amis et le professeur Kinentz étaient en route, une autre scène se déroulait dans le bureau du commandant Von Tracht.

Ce dernier avait fait demander son secrétaire.

– Vous désirez quelque chose, commandant ?

– Faites venir Bouritz immédiatement.

– Bien.

Le secrétaire partit.

Cinq minutes plus tard, Bouritz entra dans le bureau de Von Tracht.

– Heil Hitler, fit-il en levant le bras.

Le commandant répondit :

– Heil Hitler !

– Vous m'avez fait demander ?...

– Oui, Bouritz, assieds-toi.

– Bien.

Bouritz prit place dans le fauteuil en face du bureau.

– Qu’y a-t-il, commandant ?

– J’ai une mission à te confier.

– Bien.

– Tu vas te rendre aux laboratoires dès ce matin. Tu sais que nous avons un nouveau savant dans nos parages ?...

– Oui.

– Eh bien, je veux que tu surveilles « le rayon de la mort ».

– Pourquoi ?... Craignez-vous quelque chose ?...

– Oh non, ce n’est pas que je redoute ce fameux savant... Simon Shermann, mais on ne prend jamais trop de précautions.

– Pour ça, vous avez bien raison, commandant ; donc, il me faudra surveiller cet Israélite ?

– Oui, lui et son neveu, un petit garçon d’une

quinzaine d'années, je crois.

– Comment, vous avez donné la permission au garçon d'entrer dans le laboratoire ?...

– Oui. Alors, je compte sur toi, Bouritz.

– Entendu. De plus, si vous le désirez, je puis prendre quelques informations sur Shermann. Il vient de France, je crois ?

– Oui, ce serait une bonne idée. Souviens-toi, Bouritz, que s'il arrive quelque chose à notre appareil, tu en seras tenu responsable.

– Tant que je serai là, commandant, il n'arrivera rien.

Et Bouritz partit presque aussitôt pour les laboratoires.

Il arriva en même temps qu'IXE-13 et ses compagnons.

– Bonjour, professeur Kinentz.

– Bonjour. Je vous présente le savant professeur Shermann.

IXE-13 tendit la main à Bouritz.

Ce dernier l'examina des pieds à la tête.

– Si vous voulez me suivre, messieurs.

Gisèle tenait IXE-13 par la main et posait des questions :

– Grand-père, qu’est-ce que c’est que cette machine-là ?... qu’est-ce qu’il fait le soldat là-bas ?... Pourquoi qu’il a un fusil ?

IXE-13 répondait de son mieux.

De temps à autre, il lui disait fermement :

– David, arrête de poser des questions, tu nous déranges.

Gisèle s’arrêtait, l’espace de quelques secondes, mais recommençait presque aussitôt.

Ils entrèrent dans une petite pièce.

La machine de la mort était là, au centre, sur une table.

– David ?

– Oui grand-père.

– Assieds-toi là, dans un coin, près de la table. Ne remue pas et arrête de poser tes questions.

Bouritz sortit de la pièce.

Deux gardes entrèrent et se postèrent de chaque côté de la porte.

Kinentz commença à expliquer à IXE-13, les diverses parties de son appareil.

Notre héros écoutait attentivement.

De temps à autre, il posait des questions.

Les gardes surveillaient attentivement les faits et gestes des trois savants.

Quant à Gisèle, elle n'était pas restée longtemps assise.

Maintenant, elle se promenait dans la petite salle, examinant les tiroirs et les grandes armoires de vitre.

Les gardes ne songeaient pas à se préoccuper de cet enfant.

IXE-13 était certain d'une chose.

– Ma mission sera encore plus difficile que je ne le croyais.

*

Marius ne se leva que vers neuf heures ce matin-là.

Il descendit à la cuisine.

– Bonjour, mademoiselle, fit madame Kinentz.

– Bonjour, madame. Les hommes sont partis ?...

– Depuis huit heures.

– Je n’aime pas voir courir le petit David dans ces endroits-là, j’aurais bien aimé l’accompagner... mais d’un autre côté, je suis plus libre... je connais quelques amis ici...

– C’est un mal pour un bien. Venez déjeuner.

Le Marseillais mangea avec appétit.

– Vous mangez beaucoup pour une vieille demoiselle. Est-ce bon pour votre santé ?

Marius se mit à rire.

– Oh, vous savez... aujourd’hui, je ne m’occupe plus beaucoup de ma ligne.

Marius était bâti comme un colosse. Il aurait

eu de la difficulté à faire croire qu'il soignait sa ligne.

Vers neuf heures et demie, il monta à sa chambre, se changea des pieds à la tête, revêtit une belle robe que Gisèle avait choisie et redescendit.

– Oui.

– Savez-vous s'ils reviennent dîner ?

– Oui, mon mari revient toujours.

– Bon, dans ce cas, je serai de retour pour midi. Il faut que je surveille le petit. Au revoir, madame.

– Bonne journée.

Marius sortit.

– Quelle curieuse de vieille fille, murmura madame Kinentz.

Marius regarda la petite liste de noms que lui avait donnée IXE-13.

Le premier sur la liste était un monsieur Frobeng.

Marius se dirigea vers la maison de

l'inconnu...

C'était une belle demeure.

Marius sonna et un domestique vint ouvrir.

– Monsieur Frobeng.

– Je regrette, mais vous devez vous tromper.

– Il n'y a pas de monsieur Frobeng aux alentours ?...

– Ah, je ne sais pas, nous ne demeurons ici que depuis deux mois.

– Merci bien.

Lorsque le domestique eut refermé la porte, Marius prit un crayon et raya le nom sur sa liste.

Le deuxième, maintenant. S'ils sont tous comme ça, ça va être gai.

Il sonna à une nouvelle maison.

– Monsieur Roebels ?...

– Vous voulez voir monsieur Roebels ?

– Oui.

– Un instant.

Marius regarda les quelques phrases qui

constituaient les mots de passe.

Un gros homme apparut.

À sa mine, Marius s'aperçut qu'il venait sans doute de se réveiller.

– Monsieur Roebels ?...

L'homme répondit :

– Roebels ?... qu'est-ce qu'il peut faire pour votre service ?...

C'était exactement la première phrase du mot de passe.

– Beaucoup, répondit Marius, surtout si monsieur Roebels a recouvré la vue.

– Non, il n'est plus aveugle.

– Tant mieux, je venais lui apporter des remèdes. L'homme ouvrit la porte et fit entrer Marius.

– Suivez-moi.

Ils traversèrent un long corridor, puis Roebels ouvrit une porte.

Ils se trouvaient dans une petite pièce carrée

où il y avait un mobilier chesterfield.

Roebels s'approcha du divan.

Il se pencha et pesa sur un bouton.

Le divan tourna sur lui-même. Il y avait une sorte de trou creusé dans le mur.

Les deux hommes durent passer à quatre pattes.

Puis ce fut un nouveau corridor, mais cette fois, entre les murs.

Enfin, ils arrivèrent à une petite salle basse.

Marius pouvait toucher le plafond de sa tête.

Roebels lui montra un siège.

– Asseyez-vous, mademoiselle.

– Merci.

– Que puis-je faire pour vous ?...

Marius reprit sa voix normale.

– Tout d'abord, laissez les *mademoiselle*, je ne suis pas plus femme que vous.

Roebels ne sourcilla pas.

Il semblait en avoir vu bien d'autres.

– Très bien, dit-il simplement, je comprends.

– Voici en quelques mots ce qui m’amène. Il se peut que dans deux ou trois jours, nous soyons obligés de sortir de l’Allemagne en vitesse.

– Combien êtes-vous ?...

– Trois, peut-être quatre, et même cinq.

L’homme réfléchit.

– Hum... vous êtes nombreux. Ça va être difficile.

Après une minute de silence, Roebels demanda :

– Où voulez-vous aller ?

– En France inoccupée, ou directement en Angleterre.

Roebels se leva tout de suite.

– Je vais faire mon possible. Votre nom ?

– Caroline Feraud.

– Revenez demain et je vous dirai si j’ai trouvé une solution. Vous n’aurez qu’à vous annoncer sous ce nom de Feraud. Les ordres

seront donnés.

– Très bien, Roebels, et merci.

Ils reprirent le chemin entre les murs et débouchèrent derrière le divan.

– Vous êtes bien installé, remarqua Marius.

– C'est parce que nous sommes surveillés.

– Ah bon, je comprends... mais il n'y a aucun danger pour nous ?...

– Non, à la moindre alerte, je quitte cette maison. Si par hasard je n'étais pas ici demain, éloignez-vous tout de suite, c'est parce qu'il y aura danger.

– Demain avant-midi ?

– Oui, à la même heure.

Roebels alla reconduire son visiteur.

Comme il était près d'onze heures, Marius décida de ne pas s'attarder et il revint immédiatement chez Kinentz.

Les hommes n'étaient pas encore de retour.

– Vous avez vu vos amis ? demanda madame

Kinentz ?...

– Oui, mais j’en ai d’autres. Cet après-midi, je sortirai à nouveau.

À midi moins quart, IXE-13 et ses compagnons parurent.

– Je vais faire un brin de toilette avant de me mettre à table, annonça-t-il.

Puis, se tournant vers madame Kinentz, il demanda :

– Mademoiselle Fernaud est-elle sortie ?

– Non, je crois qu’elle est à sa chambre.

– David ?

– Oui, grand-père.

– Viens avec moi, te laver les mains.

Ils montèrent au deuxième.

Marius les attendait.

– Et puis, patron, quelles nouvelles ?

– Oh, pas très bonnes, répondit IXE-13.

– Comment cela ?

– Tout d’abord, l’appareil est des plus

compliqués, et il semble bien que je ne pourrai continuer longtemps sans donner au professeur des explications sur les changements que je veux apporter à l'appareil.

– Vous ne pouvez pas le voler ?...

– Non, répondit Gisèle.

Le Canadien ajouta :

– De plus, il y a deux gardes à la porte et nous sommes dans un appartement au bout des laboratoires.

– Mais alors, qu'allez-vous faire ?

– Attendre. C'est la seule solution. Peut-être qu'avec le temps, une occasion se présentera.

Il y eut un silence, puis IXE-13 demanda :

– Et toi, Marius ?...

– J'ai fait deux visites. La première n'a rien donné puisque l'homme ne demeurait plus là. Quant à la seconde, je dois y retourner demain matin.

– Parfait.

– Dois-je aller voir d'autres personnes cet

après-midi ?

– Non, ce n'est pas nécessaire. Attends d'avoir des nouvelles de celui que tu as vu ce matin.

– Bon.

Ils descendirent à la cuisine.

Madame Kinentz leur prépara un bon repas et vers deux heures, les trois hommes et Gisèle retournaient aux laboratoires.

La situation était loin d'être encourageante, et IXE-13 commençait à croire qu'il s'était mis les pieds dans les plats en se faisant passer pour un chimiste.

III

Le commandant décrocha son récepteur.

– Allo ?

– Bouritz est ici pour vous voir, commandant.

– Très bien. Faites-le entrer.

La porte du bureau s'ouvrit et Bouritz parut :

– Heil Hitler !

– Commandant, je viens vous faire mon rapport en ce qui concerne le nouveau chimiste, Simon Shermann.

– Assieds-toi.

Une fois installé, Bouritz commença :

– Commandant, tout d'abord, j'ai établi une surveillance discrète dans le laboratoire même.

– Combien de gardes ?

– Deux.

– C’est suffisant.

– Maintenant, en dehors de la pièce où se trouve le Rayon de la Mort, j’ai mis quatre autres soldats. Ils sont dispersés.

– Parfait.

– Les deux gardes m’ont fait leur rapport. Les trois chimistes ont discuté une partie de l’avant-midi devant l’appareil. Shermann doit connaître son affaire, car il sortait des mots scientifiques longs comme le bras.

– Ce n’est pas suffisant. Il faudrait être sûr que cet homme est un véritable chimiste. Tu as pris des renseignements sur lui ?

– Pas encore...

– Qu’est-ce que tu attends ?

– J’ai envoyé des messages. J’attends des nouvelles.

– Bien, aussitôt que tu en auras, viens me les donner.

– Parfait.

Bouritz salua et sortit.

Le même après-midi, IXE-13 décida de tenter de briser la surveillance des gardes.

Prenant quelques sous dans sa poche, il s'avança vers l'un d'eux.

– Mon ami ?

– Ja !

– Peux-tu me rendre un service. Va donc acheter quelques bonbons pour le petit.

Le garde prit l'argent.

Il sortit de la pièce.

IXE-13 se félicita.

– Ils ne semblent pas obéir à des ordres trop sévères...

Mais il avait crié victoire beaucoup trop tôt.

Le garde revint au bout de quelques secondes.

– Tu n'y es pas allé ? demanda le Canadien.

– Si.

– Mais tu es déjà revenu ?

– J'ai envoyé quelqu'un à ma place. Je n'ai pas le droit de quitter cette salle.

IXE-13 pensa aussitôt :

– Hum... on nous surveille encore trop... je ne pourrai jamais... jamais...

– Capitaine Bouritz ?

– Oui.

– Un télégramme pour vous.

– Merci.

Bouritz prit le message. Il lut.

– Shermann... aucun savant demeurant en France du nom de Shermann. Cet homme est inconnu.

Bouritz courut au bureau du commandant.

– Commandant... commandant ?...

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Je viens de recevoir une réponse au télégramme...

– Et puis ?...

– On a fait une enquête approfondie. Il n'y a pas de savant du nom de Shermann.

– Hein, qu'est-ce que tu dis ?...

– Lisez vous-même commandant.

Von Tracht jeta un coup d’œil sur le télégramme.

– Restez ici, Bouritz.

Il sonna son secrétaire.

Ce dernier parut quelques secondes plus tard.

– Envoyez deux gardes aux laboratoires, et dites-leur de me ramener le chimiste Fritz Hamler immédiatement.

– Bien, commandant.

Le secrétaire partit.

Il donna les ordres en conséquence, et dix minutes plus tard, un soldat arrivait dans la petite pièce où travaillaient nos amis.

– Fritz Hamler ?

– C’est moi.

– Le commandant Von Tracht veut vous voir immédiatement.

– Bien.

En passant contre IXE-13, Fritz le regarda

d'un œil inquiet.

L'espion fit mine de ne s'apercevoir de rien.

Il était à étudier un morceau et il continua son travail. Fritz prit le chemin des bureaux des officiers.

Bientôt, il entra dans l'appartement réservé à Von Tracht.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Fritz Hamler ?

– Oui.

– Je veux vous poser quelques questions au sujet de votre parent.

– Tout d'abord, vous m'avez dit que votre parent demeurait en France.

– Oui.

– Alors comment se fait-il qu'il ne soit pas connu là-bas ?...

Fritz ne perdit pas son sang-froid.

Il venait de s'apercevoir que le commandant

avait pris ses renseignements.

– C’est parce qu’il ne demeure en France que depuis un certain temps.

– Ah... depuis combien de temps ?...

– Deux ans peut-être.

– Et où demeurerait-il auparavant ?...

– Au Canada. Vous pouvez le lui demander, il vous donnera plus de détails.

Bouritz s’avança.

– Que faisait-il au Canada ?...

– Je crois qu’il travaillait comme professeur. Mais il s’était retiré des affaires depuis un certain nombre d’années...

Il se tourna vers le commandant :

– Commandant ?

– Oui, Bouritz.

– J’ai une idée lumineuse.

– Ah, qu’est-ce que c’est ?

Il fit un signe des yeux.

Von Tracht comprit que Fritz était de trop.

Il sonna son secrétaire.

– Faites passer monsieur dans une pièce à côté.

– Bien.

Fritz sortit avec le secrétaire du commandant.

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, Bouritz ?

– Commandant, que diriez-vous si nous faisons venir Shermann lui-même.

– Pourquoi ?

– Pour voir si ses réponses concordent avec celles de Fritz.

– Tu sais bien que oui, ils ont dû se préparer auparavant.

– Ce n'est pas mon idée.

– Comment cela ?

– Supposons que nos deux hommes soient des ennemis... enfin, des faux savants. Eh bien, ils avaient décidé de dire que Shermann venait de France.

– Oui.

– Ils ne peuvent avoir changé d'idée aussi vite que cela...

– Tu dois avoir raison.

– C'est peut-être Fritz qui a inventé cette histoire de Canada.

– Peut-être.

Von Tracht se rangea à l'idée de Bouritz et ordonna d'envoyer chercher IXE-13.

On imagine la surprise de notre héros lorsque le soldat entra de nouveau dans la pièce et cria :

– Simon Shermann.

– C'est moi.

– Le commandant Von Tracht veut vous voir.

IXE-13 tressaillit :

– Quelque chose va mal, se dit-il.

Il se tourna vers Kinentz, très maître de lui.

– Prenez garde à David, je reviens tout de suite. Si par hasard je ne revenais pas, ramenez David à la maison.

– Très bien, Shermann, soyez sans inquiétude.

IXE-13 suivit le garde.

Le commandant Von Tracht se montra très correct avec l'espion.

– Essayez-vous, professeur.

– Merci.

Von Tracht ne savait pas si Sherman était réellement un professeur.

Si c'était un savant qui pouvait les aider, il ne fallait pas le blesser.

– Monsieur Shermann, vous savez que nous prenons toutes nos précautions...

– Oui et vous faites bien.

– Aussi, nous nous sommes renseignés sur vous. Malheureusement, on nous a dit qu'en France, vous étiez un inconnu.

– Ah !

– Alors, pouvez-vous dire comment cela se fait ?

IXE-13 analysa la situation en quelques secondes.

On avait dû interroger Fritz, et il avait répondu quelque chose.

Mais quoi ?

Il fallait absolument que les deux réponses coïncident.

– C’est très facile, voici pourquoi ?

L’espion porta brusquement la main à son cœur et se mit à tousser.

Il faisait des grimaces terribles.

Bouritz et le commandant s’avancèrent vivement vers lui.

– Qu’est-ce que vous avez ?

– Êtes-vous ?

– Mon cœur... mes pilules... il me faut mes pilules...

– Où sont-elles ?

IXE-13 parlait à voix basse :

– C’est Fritz... Fritz qui les a.

Très énervé et ne se doutant de rien, le commandant se tourna vers Bouritz.

– Allons imbécile, va chercher Fritz... tu ne vois pas que ce pauvre homme se meurt.

Bouritz sortit en courant du bureau.

Il entra dans l'autre petite pièce :

– Hamler.

– Oui ?

– Venez avec moi. Monsieur Shermann a une attaque au cœur... il lui faut ses pilules... vite.

Fritz ne comprenait pas.

Il suivit quand même Bouritz et revint dans le bureau du commandant.

– Monsieur Shermann.

IXE-13 était penché sur une chaise et semblait fort malade.

– Il a une attaque... donnez-lui ses pilules, ordonna le commandant.

Fritz ne savait que faire. Il donna presque un ordre.

– Éloignez-vous commandant... vous aussi... il faut lui laisser de l'air.

Bouritz et Von Tracht s'éloignèrent dans un coin de la pièce.

Fritz détacha la cravate d'IXE-13.

Ce dernier en profita pour lui murmurer :

– Fais semblant de me donner une pilule, je suis mal pris.

Fritz fit mine de fouiller dans sa poche, puis à haute voix :

– Prenez cela.

Il lui mit presque sa main dans la bouche.

Puis il se pencha à nouveau :

– Ça va mieux ?

IXE-13 remua les lèvres.

– Qu'avez-vous répondu ? pourquoi pas de nouvelles en France ?

– Canada... France depuis deux ans... professeur, Canada, mais retiré.

Puis se tournant vers le commandant :

– Ça va mieux, dit Fritz... il va reprendre ses sens, dans deux minutes il sera correct.

– Tant mieux.

Bouritz s'épongea le front :

– Ouf, j'ai eu peur.

Von Tracht ordonna :

– Retournez dans votre appartement, Fritz Hamler.

– Bien.

Fritz sortit.

Peu à peu, IXE-13 faisait mine de revenir à la santé.

– C'est bête... ça me prend de temps à autre...

– Pouvez-vous répondre à mes questions ?

– Oui, oui. Je n'ai pas de temps à perdre... il faut que je travaille. Que vouliez-vous savoir ?

– Pourquoi n'êtes-vous pas connu en France ? on a pris des renseignements et...

– C'est très simple. Je ne suis en France que depuis dix-huit mois.

– Ah, et auparavant ?

– Au Canada, j'ai presque toujours demeuré

au Canada.

– Qu'est-ce que vous faisiez ?

– J'étais à ma retraite... j'avais été professeur.

– Où ?

IXE-13 donna un nom d'Université.

– Vous pouvez vous renseigner... j'ai pas peur.

– Oh, ce n'est pas que nous craignons... mais pour plus de certitude...

IXE-13 tenta de se lever :

– Bouritz, fit Von Tracht.

– Oui ?

– Tu vas prendre une voiture et aller reconduire le professeur.

– Mais le travail...

– Laissez le travail... il faut vous reposer pour aujourd'hui.

– Il faudrait avertir le petit.

– Nous allons le dire à Fritz.

– Merci.

Cinq minutes plus tard, IXE-13 sortait au bras de son ennemi mortel, Bouritz.

Ce dernier alla le reconduire jusqu'à la maison du professeur Kinentz.

– Reposez-vous comme il faut.

– Demain, je serai mieux.

Bouritz partit.

IXE-13 murmura :

– S'il savait qui je suis, il en ferait une tête... Bouritz, venir reconduire IXE-13 dans sa propre voiture... elle est bonne ! Il entra à la maison.

– Vous finissez de bonne heure, dit madame Kinentz.

– C'est parce que je ne me sentais pas bien.

Marius s'avança à son tour.

– Vous êtes malade, monsieur Shermann ?

– Ce n'est rien... aidez-moi à monter à ma chambre, Caroline.

– Bien, monsieur.

Lorsqu'ils furent seuls, Marius demanda

aussitôt :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ouf, j'ai eu chaud... un peu plus et je me faisais prendre... à cause de ce diable de Van Tracht.

– Comment cela ?

IXE-13 lui conta ce qui s'était passé.

– Peuchère, patron, vous avez été chanceux.

– Tu me le dis.

– Gisèle est-elle au courant ?

– Non, elle doit être inquiète, la pauvre petite.

Le soir même, nos deux amis rassurèrent la jeune fille. Tout était entré dans l'ordre.

IXE-13 espérait même que maintenant Von Tracht ordonnerait de relâcher la surveillance.

Mais un autre événement devait se produire, et celui-là, beaucoup plus grave que le premier.

Il était environ onze heures du soir.

IXE-13, Marius et Gisèle étaient à leurs chambres. Monsieur et madame Kinentz se

préparaient à se coucher.

– Il me faut une chemise pour demain, fit Kinentz.

– Tu n'en as pas dans ton tiroir ?

– Non.

– Et moi qui n'ai pas repassé mon linge... attends, je vais t'en repasser une.

– Bien.

Madame Kinentz s'arrêta :

– Bon, je ne puis pas.

– Pourquoi ?

– Le linge non repassé se trouve dans la chambre du petit garçon.

– Vas-y et ne fais pas de bruit. Il me faut cette chemise pour demain.

Madame Kinentz décida de monter à la chambre de Gisèle.

Elle ouvrit la porte.

La petite dormait.

Elle se dirigea vers le bureau.

À ce moment précis, Gisèle se réveilla en sursaut et poussa un cri.

Elle alluma la lumière.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

Gisèle sortit de son lit.

– Rien, rien, mon petit, je cherchais une chemise pour...

Madame Kinentz s'arrêta net.

Elle fixait étrangement Gisèle.

Cette dernière était vêtue d'un pyjama.

Mais le gilet était détaché et on pouvait voir nettement la forme d'un sein.

Vive comme l'éclair, Gisèle s'était recouchée, mais madame Kinentz avait vu.

Sans dire un mot, elle prit la chemise de son mari et redescendit.

– Henrich ?

– Quoi ?

– Il y a quelque chose qui ne va pas...

– Comment cela ?

- Le petit gas... David...
 - Eh bien ?
 - C'est une femme.
 - Hein ?
 - Je te dis que c'est une femme... J'en suis sûre, j'ai vu...
 - Tu as vu quoi ?
 - Enfin... j'ai vu que c'était une femme, tu entends. Tu n'as pas besoin d'explication.
 - Mais voyons, c'est impossible.
 - Non, non, ce n'est pas un garçon.
- Kinentz pâlit :
- Mais comment se fait-il ? une femme... lui...
- Voulant avoir des explications, Kinentz se dirigea vers la chambre de Fritz.
- Il frappa discrètement à la porte :
- Fritz ?
 - Oui ?
 - C'est moi, je veux te parler.

– Entrez, maître.

Le professeur pénétra dans la chambre et referma soigneusement la porte.

Fritz le regarda, surpris.

– Qu'est-ce qu'il y a, maître ?

Kinentz vint s'asseoir sur le pied du lit.

– Fritz, tu t'es fait jouer, ou bien tu as voulu me tromper.

– Comment cela ?

Le professeur regarda longuement son élève :

– Savais-tu que David Shermann était une fille ?

Fritz ne répondit pas. Il devint pâle et se sentait fort mal à l'aise.

– Réponds.

– Eh bien oui, patron, je le savais.

– Alors, tu m'as trompé ?

– Non, pas vous, je n'ai pas voulu vous tromper... je ne voulais que rendre service au monde entier.

– Je ne comprends pas.

– Eh bien, c'est fort simple, les trois personnes que j'ai amenées ici sont des espions alliés.

Kinentz bondit :

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Ils sont venus pour enlever l'appareil « Les Rayons de la Mort ». Jamais les hommes du Führer ne pourront s'en servir pour détruire l'humanité.

Le professeur n'en revenait pas :

– Comment ? Toi, tu veux que les Alliés s'emparent de ma machine pour ensuite nous assassiner ?

– Mais non, vous comprenez mal. Votre appareil ne servira jamais. Les Alliés ont promis de la détruire.

– Et tu crois qu'ils le feront, allons donc ?

– Si, il est même probable que celui qui se fait passer pour le professeur Shermann va la mettre hors d'usage à tout jamais.

Le professeur réfléchit :

– Si tu disais vrai...

– Je jure que je vous dis la vérité, maître.

– Je pourrais peut-être vous aider. Car comme je te l’ai dit, je regrette d’avoir remis mon invention aux mains de nos chefs.

– Mais vous pouvez nous aider, maître. Ce serait l’idéal.

Le professeur se leva.

– Nous en discuterons demain. Pour le moment, pas un mot à ma femme.

– Entendu.

– Bonsoir, Fritz.

Le professeur sortit de la chambre et alla retrouver sa femme.

– Eh bien, était-il au courant ?

– Oui.

– Il savait que David était une fille ?

– Oui.

– Pourquoi s’est-elle déguisée en garçon ?

– Tout simplement parce que... parce que les

Alliés la recherchaient et voulaient la faire prisonnière. En garçon, elle a réussi à leur échapper.

Madame Kinentz parut satisfaite de la réponse de son mari et tous les deux allèrent se coucher.

IV

Le lendemain, IXE-13 achevait de s'habiller, lorsqu'on frappa à la porte de la chambre.

– Ouvrez, c'est moi, Fritz.

IXE-13 alla ouvrir.

Fritz n'était pas seul.

Le professeur Kinentz l'accompagnait.

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

Après avoir refermé la porte, Fritz dit simplement :

– Le professeur sait tout.

– Que voulez-vous dire ?

– Le professeur sait qui est David... il sait ce que vous êtes venus faire ici, tous les trois.

– Ah, c'est vous qui ?

Fritz lui raconta exactement ce qui s'était

passé.

– Monsieur Kinentz est prêt à nous aider ?

– C'est vrai ?

– Oui, répondit le professeur. Non pas que je veuille aider les alliés, non. Mais je veux préserver l'humanité.

– C'est aussi notre but. Je puis vous répéter la promesse que nous avons faite à Fritz. Nous ne nous servirons pas de votre machine si elle tombe entre nos mains.

– Je vous crois. Voici ce que je veux vous proposer. Pouvez-vous facilement sortir d'Allemagne ?

– Nous le saurons dès aujourd'hui.

– Bon. Alors il ne serait pas nécessaire de détruire tout l'appareil. Pour le rendre inutilisable, il s'agit de s'emparer de la pièce la plus compliquée et la plus nécessaire au bon fonctionnement de l'appareil.

– Quelle pièce ?

– La lentille double. C'est moi qui l'ai

inventée. Sans cette lentille, pas de rayon de la mort.

– Elle est grosse ?

– Non, c'est tout petit. Vous pouvez facilement la glisser dans votre poche.

IXE-13 réfléchit :

– Vous n'avez pas peur que les autres savants puissent, à force de recherches, fabriquer une lentille semblable ?

– Non. Ils peuvent reconstruire tout l'appareil, excepté cette lentille.

– Mais les Allemands viendront vous trouver...

– Ce sera mes troubles. Je devrai trouver un moyen pour me soustraire à leur demande.

Fritz proposa :

– Vous pourrez leur dire que les espions ont aussi volé votre formule et qu'il vous faut recommencer votre travail au début...

– Oui, ou encore leur expliquer que maintenant, ce qu'il faut construire, c'est non pas

une machine aux Rayons de la Mort, mais bien un appareil pour neutraliser les effets de ces rayons mortels, lorsque les Alliés décideront de se servir de cet appareil.

IXE-13 sourit :

– Je vois que vous pourrez trouver plusieurs excuses.

– Je ne serais pas embêté.

– Pour le moment, reprit l’espion, nous allons retourner au laboratoire comme si de rien n’était et nous attendrons des nouvelles de ceux qui doivent préparer notre évasion.

– C’est ça.

Les deux hommes quittèrent la chambre du Canadien.

Aussitôt, IXE-13 alla retrouver Marius.

– Tout va bien, dit-il. Tu vas aller voir ton homme aujourd’hui ?

– Dès ce matin.

– Très bien. J’espère que tu auras de bonnes nouvelles à nous transmettre.

– Fritz doit-il revenir avec nous ?

– Ce serait plus prudent. Autrement, il risquerait de se faire arrêter par la Gestapo comme complice.

– Et le professeur ?

– Kinentz reste ici.

– Donc, nous devons être quatre.

– Oui.

– Parfait.

Une heure plus tard, IXE-13, Gisèle, Kinentz et Fritz quittaient la maison pour retourner à leur travail.

IXE-13 en profita pour rassurer Gisèle.

– Tu n’as rien à craindre... ton imprudence, nous a même aidés.

– Tant mieux, j’avoue que j’ai eu peur.

Bouritz les attendait.

Aussitôt qu’il vit arriver IXE-13, il se dirigea vers lui :

– Comment vous sentez-vous ce matin,

monsieur Shermann ?

– Mieux. Une bonne nuit de repos, et déjà je suis rétabli.

– Pensez-vous pouvoir réussir dans vos recherches ?

– Oui. Nous allons commencer dès aujourd'hui à tenter de perfectionner la fameuse lentille. Si je réussis, vous pourrez tuer tout être vivant, cent milles à la ronde.

– Tant mieux, mais dépêchez-vous. Chaque journée de perdue.

Et Bouritz continua à prodiguer ses conseils.

*

Une dizaine de minutes après le départ d'IXE-13, Marius quittait à son tour la maison du professeur Kinentz.

Il se dirigea vers la demeure de Roebels, l'homme qui avait promis de l'aider.

À deux reprises, Marius sonna à la porte de la

maison.

Personne ne vint ouvrir.

Il sonna une troisième fois. Pas de réponse.

– Bizarre.

Marius se retourna, puis tout à coup, il eut la sensation que quelqu'un l'observait.

Le rideau d'une des maisons d'en face venait de remuer.

Le Marseillais se souvint des paroles de Roebels.

– Si je ne suis pas là, éloignez-vous tout de suite, c'est parce qu'il y aura du danger.

Marius pensa :

– Il lui est arrivé quelque chose.

Aussitôt, il prit le chemin du retour.

Mais il avait à peine fait quelques pas qu'il se retourna brusquement.

Il aperçut un homme qui sortait de la maison faisant face à celle de Roebels.

– Ça y est, on me suit.

La résolution fut vite prise. Il fallait écarter l'homme qui était à ses trousses.

Marius se mit à marcher d'un pas plus décidé.

Il s'aperçut avec surprise que l'homme marchait plus vite que lui et qu'il le dépassait même.

Le Marseillais laissa passer l'inconnu qui s'arrêta devant la vitrine d'un magasin.

Ce fut au tour de Marius de passer devant et cette fois, la poursuite reprit.

– Peuchère, qu'est-ce que ça veut dire ? pourquoi cet homme a-t-il voulu passer devant moi et maintenant me suit-il ?

Il trouva bientôt la réponse à ce problème.

– Il voulait savoir s'il ne s'était pas trompé de personne... c'est ça.

Marius décida qu'il était temps de s'occuper de ce gêneur.

Il entra dans un magasin, glissa quelques mots à l'oreille du commis.

– Oh, la salle des dames... nous n'en avons

pas, mais je comprends, je vais vous permettre de vous rendre à la salle réservée à mes employées.

– Oh, merci bien.

– Suivez-moi.

Marius partit à la suite du commis. Il jeta un coup d’œil derrière lui et vit que celui qu’on avait lancé à ses troussees, examinait les vitrines du magasin.

– C’est ici.

– Oh, merci.

Marius entra dans le petit appartement, attendit quelques secondes et en ressortit aussitôt.

Il était à l’arrière du magasin. Ce fut un jeu de trouver la porte arrière qui donnait dans la ruelle.

Marius était certain d’avoir échappé à celui qui l’avait suivi.

Il regagna donc lentement la demeure du professeur Kinentz.

Lorsqu’IXE-13 et les trois autres arrivèrent, le Marseillais s’arrangea de manière à se trouver seul avec son maître.

- Patron ?
 - Oui, Marius, tu as de bonnes nouvelles ?
 - Hélas non.
 - Comment cela ?
 - J’ai peur que l’homme qui devait nous aider ne soit tombé entre les mains de la Gestapo.
 - Qu’est-ce que tu dis ?
- Marius lui conta ce qui s’était passé.
- Tu es certain de ne pas avoir été suivi ?
 - Non, non, j’en suis sûr. L’homme attendait encore devant la vitrine du magasin, je l’ai vu.
 - Tant mieux. Nous pouvons dire que nous l’avons encore rasé belle.
 - Que dois-je faire maintenant ?
 - Va rendre visite à un autre ami. Il faut trouver un moyen de se sauver. Bouritz commence à s’impatier.
 - Bon, parfait. J’irai cet après-midi.
- Et pendant qu’IXE-13, Gisèle, et les deux Allemands retournaient aux laboratoires, Marius

alla rendre visite à deux amis des Alliés.

Au premier endroit, il ne reçut aucune réponse et après une brève inspection des lieux, il se rendit compte que la maison était abandonnée.

Mais au second endroit, il fut plus chanceux.

Après avoir récité divers mots de passe, il fut admis à l'intérieur.

C'était une fille d'une vingtaine d'années qui était venue répondre à Marius.

Elle lui demanda :

– Que puis-je faire pour vous ?

– Tout d'abord, je me présente, fit Marius. Je me nomme Caroline Fernaud. Voici pourquoi je viens vous voir. Il nous faut sortir d'Allemagne et le plus tôt possible.

– Pour aller où ?

– En France ou en Angleterre.

– Vous êtes chanceux.

– Comment cela ?

– Pouvez-vous partir demain ?

- Quand demain ?
 - Demain soir, vers onze heures ou minuit.
 - Oui, oui.
 - Un départ secret, pour la France, doit se faire en avion. Nous pourrions vous prendre à bord.
 - C’est que nous sommes plusieurs.
 - Combien ?
 - Quatre.
- Elle réfléchit :
- Hum... c’est possible. Pouvez-vous revenir demain avant-midi ?
 - Oui.
 - Je vous donnerai l’heure et le lieu du rendez-vous.
 - Très bien.
- Marius sortit en remerciant.
- Enfin, il aurait de bonnes nouvelles à communiquer au patron.

*

Cependant, notre brave Marseillais aurait été moins rassuré s'il avait vu ce qui se passait dans la maison, face à celle où demeurait Roebels.

Dans une pièce, au fond, il y avait un petit bureau de dressé.

Derrière ce bureau, un haut officier de l'armée nazie, le baron Eric Ottometer, le chef du service de contre-espionnage.

La porte s'ouvrit et un homme parut :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Ottometer demanda aussitôt :

– Tu me rapportes de bonnes nouvelles, Herman ?

– Des bonnes et des mauvaises, baron.

– Je ne veux pas de mauvaises nouvelles... je ne veux que des bonnes, tu entends ?

– Oui, baron.

Il y eut un silence, puis Ottometer reprit

sèchement :

– Qu'est-ce que tu attends pour parler ?

– Eh bien, comme vous l'aviez prévu, la vieille femme a réussi à me glisser entre les doigts.

– Je te l'avais dit...

– Ce n'est pas ma faute, baron, elle est entrée dans un magasin de lingerie pour dames, je n'étais pas pour la suivre.

– Très bien, passons, passons.

– Mais avant que la vieille m'échappe, j'ai eu le temps de faire fonctionner mon petit appareil.

– Oh très bien, bravo Herman, tu remontes dans mon estime.

Herman sortit un appareil photographique très minuscule.

– J'ai même pris deux poses. Je suis certain de ne pas l'avoir manquée.

Le baron se frotta les mains de contentement.

– Avec ces photos, ce sera un jeu de retrouver cette espionne.

– Vous pensez que c’en est une ?

– Certainement. Pourquoi alors se serait-elle rendue chez Roebels... Herman, tout va bien. Hier nous arrêtons Roebels, et tu vois, dès aujourd’hui, nous commençons à trouver des espions. Si ça continue, il ne reste plus un seul espion en Allemagne.

– Le führer a bien fait de vous confier le service de contre-espionnage.

Herman sortit de la pièce et alla développer ses films.

Il revint au bout d’une demi-heure.

– Baron, c’est la réussite complète.

– Tu as les portraits ?

– Ils sont à sécher. Je puis vous garantir qu’ils sont très clairs.

– Eh bien, imprimez-en plusieurs copies.

– Très bien.

*

Von Tracht sonna son secrétaire.

– Oui, commandant.

– Faites venir Bouritz immédiatement.

– Bien commandant.

Bientôt le capitaine Bouritz arrivait devant le bureau de son chef.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler.

– Vous voulez me voir, commandant ?

– Oui, Bouritz. Tout d’abord, dis-moi, où en est rendu le professeur Shermann avec son expérience sur la machine à rayons ?

– Je lui en ai parlé ce matin. Il m’a dit qu’il avait trouvé un moyen de perfectionner la lentille.

– La lentille ?

– Oui, je pense que c’est ce qui lance les rayons. En tout cas, il dit qu’il pourra tuer le monde à des milles à la ronde...

Von Tracht réfléchit :

– Je ne suis pas prêt à croire cela... en tout cas, je veux en discuter avec Kinentz, c'est lui qui est l'inventeur, il doit le savoir...

Il y eut un court silence, puis le commandant reprit :

– Mais ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir. Vous connaissez cette demoiselle ?

Et il montra la photo de Marius.

– Non, commandant.

– Il faudra faire des recherches en conséquence. C'est une espionne.

– Bien, est-ce qu'elle est à Berlin ?

– Oui, Bouritz. Ottometer l'a vue ce matin.

– Parfait, je vais donner des ordres.

– Je puis compter sur toi ?

– Certainement, commandant. Je puis apporter la photographie ?

– Oui, j'en ai une autre.

Bouritz vint pour sortir.

– Tu retournes au laboratoire, je suppose ?

– Oui.

– Eh bien, dis donc au professeur Kinentz que j’aimerais à causer avec lui à propos des améliorations à apporter à son invention.

– Bien commandant.

Une dizaine de minutes plus tard, la sonnerie du téléphone résonna dans le bureau du commandant Von Tracht.

Ce dernier décrocha le récepteur.

– Oui ?

– Le professeur Kinentz est ici pour vous voir.

– Faites-le entrer.

Kinentz parut :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

– Vous avez demandé à me voir ?

– Oui, Herr professor, je voudrais que vous me donniez quelques détails en rapport avec les améliorations que Shermann désire apporter à votre appareil.

– Eh bien, commandant, tout d’abord, laissez-moi vous dire que je crois que Shermann réussira.

– Vous pensez ?

– Oui. Il a une fameuse idée pour augmenter la puissance de la lentille.

– Quelle lentille ?

Kinentz se pencha pour prendre une feuille sur le bureau du commandant.

– Je vais vous faire un croquis.

Mais il attrapa justement la photo de Marius.

– Oh, c’est une photo, excusez.

– Oui, fit le commandant, en donnant une feuille de papier. C’est une espionne qu’on recherche.

– Ah !

Kinentz parvenait à peine à maîtriser son émotion.

Il continua à donner des explications à Von Tracht, et ce dernier parut satisfait.

Kinentz avait hâte de sortir des laboratoires

afin d'apprendre la nouvelle à ses amis.

Aussitôt qu'ils furent sur le chemin du retour, Kinentz s'approcha d'IXE-13 :

– Votre ami.

– Quel ami ?

– Caroline Fernaud ?

– Eh bien, qu'est-ce qu'elle a ?

– Son portrait est sur le bureau de Von Tracht, on la recherche comme espionne.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– La vérité.

– Vous êtes sûr qu'il s'agit bien d'elle ?

– Sûr et certain. Je l'ai reconnue.

– Eh bien, il va falloir qu'il change son déguisement dès aujourd'hui... mais il y a votre femme.

– Ma femme ?

– Oui, elle n'est au courant de rien.

– Laissez faire, j'ai arrangé cela pour la petite, je lui en parlerai dès ce soir.

IXE-13 prévint Marius du danger qu'il courait.

– On te cherche partout. Plus que ça, on a ta photographie.

– Oh ! peuchère, je comprends maintenant.

– Tu comprends quoi ?

– Pourquoi le type m'avait dépassé... c'était pour me photographier. Coquin de sort, si je lui mets la main sur le corps, lui, il n'en restera pas assez pour faire de la bouillie.

– Pour le moment, tu vas changer ton déguisement. Plus de Caroline Feraud.

– Mais Gisèle ?

– Elle demeurera mon petit-fils. Personne ne t'a vue, toi. On ne sait pas que tu es la gouvernante de Gisèle. Pourvu que l'on ne fasse pas paraître ta photo dans les journaux.

– Souhaitons-le.

Le même soir, Marius se livrait à un maquillage savant.

Il n'avait plus l'air d'une vieille fille, au contraire.

Il portait une grosse barbe noire, un chandail et des pantalons foncés. On l'aurait pris pour un marin.

– Et puis Marius, tu ne m'as pas dit si tu avais fait des visites ?

– Peuchère, j'ai de bonnes nouvelles.

– Vrai ?

– Nous pouvons partir demain vers onze heures.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Demain soir, j'entends. En avion. J'aurai une réponse définitive demain matin.

– Mais alors, il faudrait prendre la lentille demain ?

– Oui, si j'ai une réponse favorable.

V

Le lendemain matin, Marius retournait au rendez-vous que lui avait donné la jeune fille.

Une fois de plus, il lui fallut réciter tous les mots de passe.

La jeune ne le reconnaissait pas.

Elle le fit entrer et demanda :

– Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Non.

– C’est moi, hier, qui suis venu maquillé en vieille fille... Caroline Feraud.

– Vous ?

– Oui.

– Je ne vous aurais pas reconnu.

– Eh bien, vous avez de bonnes nouvelles ?

– Oui. Tout va bien jusqu’ici. Le départ est à onze heures et demie. Voici une carte qui vous indique l’endroit où sera l’avion.

– Nous pourrions y monter quatre ?

– Nous serons six.

Marius la regarda :

– Vous dites nous, est-ce que vous serez avec nous ?

– Oui.

Marius hésita, puis :

– Pourrais-je au moins demander le nom de celle qui va nous sauver ?

– Je me nomme Jany Karlova.

– Allemande ?

– Non, Tchécoslovaque. Mais on me croit allemande.

– Eh bien moi, je me nomme Marius Lamouche, de Marseille.

La jeune fille sursauta :

– Marius Lamouche... vous, vous... êtes le

compagnon du célèbre...

Marius lui mit un doigt sur la bouche :

– Ne prononcez pas son nom, on ne sait jamais...

– Dites-moi, est avec vous ?

– Lui ?

– Oui.

– Il est avec nous, en effet.

– Oh que j'ai hâte de le connaître. J'ai si souvent entendu parler de lui... qu'est-ce qu'il a l'air, est-il beau ?

– Vous jugerez par vous-même.

Jany parut gênée puis elle demanda :

– Il... il a une amie ?

– Il est fiancé.

– Ah !

Le Marseillais reprit aussitôt :

– Mais moi, je ne le suis pas.

– C'est vrai ?

– Mais oui.

Jany se redressa :

– Nous nous égarons, monsieur Lamouche, vous avez la carte ?

– Oui, mademoiselle.

– Alors, à ce soir, et rappelez-vous, onze heures et demie. Si vous n’êtes pas là, je ne pourrai pas vous attendre.

– N’ayez crainte, nous y serons.

Marius remercia à nouveau et revint chez le professeur.

À midi, il apprenait la nouvelle à IXE-13 et à Gisèle.

– Donc, nous commençons le vol cet après-midi. Je vais en parler au professeur.

On dressa un petit plan d’action.

En arrivant aux laboratoires, Bouritz les attendait.

– Nous touchons au but, dit le professeur.

– Vrai ?

– Cet après-midi, nous allons enlever la fameuse lentille et essayer de la remplacer.

– Bravo, vous me donnerez des nouvelles.

Les trois hommes se mirent au travail.

Gisèle les regardait attentivement.

Petit à petit, on enlevait les morceaux du fameux appareil.

– Voici la lentille, fit le professeur.

IXE-13 l'examina de plus près.

– C'est bien ce que je pensais, il va falloir la changer. D'un geste brusque, IXE-13 la glissa dans sa poche.

Un des gardes s'avança aussitôt :

– Je regrette, dit-il, mais vous ne pouvez sortir aucun morceau.

– Mais...

– Remettez cela sur la table.

Pour toute réponse, IXE-13 se retourna vivement et décrocha un direct en pleine figure du garde.

Gisèle avait sorti son revolver et mettait l'autre garde en joue.

– Pas un geste, ou je tire.

Le garde était à allumer une cigarette.

Il fut tellement surpris qu'il laissa tomber son allumette enflammée.

Le feu prit à un morceau de papier.

– Attention, le feu, cria le professeur.

Tous savaient qu'il y avait de la matière explosive dans la salle.

Gisèle bondit vers la fenêtre.

IXE-13 aperçut la porte, bouscula le garde, l'envoya rouler d'un coup de poing et s'enfuit à toutes jambes en criant :

– Au feu... au feu...

Le professeur Kinentz demeurait seul dans la salle.

Il regardait le feu d'un air hébété :

– Tout va sauter... mon invention... mon appareil.

Fritz avait suivi IXE-13. Quelques secondes plus tard, ils se retrouvaient au dehors.

– Mais où est le professeur ?

– Mein Gott, il est resté en dedans.

IXE-13 n'eut pas le temps de rien ajouter.

Une formidable explosion ébranla l'air et presque tout l'édifice sauta.

– Il vient de disparaître avec son appareil.

IXE-13 regarda autour de lui.

– Vous avez vu le petit, Fritz ?

– Aucun danger, il a sauté par la fenêtre... il doit être loin à l'heure qu'il est.

– Qu'est-ce que nous allons faire ?

IXE-13 réfléchit rapidement.

– Le mieux c'est de rester ici et de faire face à la musique.

– Vous avez raison.

Des soldats, des pompiers, des gardes accouraient.

Mais il était trop tard.

Bouritz parut tout essoufflé :

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Une explosion. Je veux parler au commandant, dit IXE-13.

– Pourquoi ?

– Pour lui faire le récit de l'incident.

– Suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers le bureau de Von Tracht.

– Commandant, s'écria Bouritz en entrant, c'est terrible.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le laboratoire a sauté.

– Hein ?

IXE-13 prit aussitôt la parole.

– Tout cela à cause d'un de vos hommes.

– Un des gardes ?

– Oui. Pourquoi leur aviez-vous donné la permission de fumer ?

– Mais, ils n'avaient pas le droit ?

– Et ils fumaient, dit IXE-13. Jamais en dehors, mais dans notre petite salle, ils fumaient.

– Et c’est ce qui a occasionné l’explosion ?

– Oui. Il a laissé tomber son allumette et le feu a pris à du papier...

Fritz baissa la tête :

– Hélas !

– Il y en a beaucoup ? demanda Bouritz.

– Peut-être pas, mais le professeur Kinentz n’a pas eu le temps de se sauver.

– Mein Gott !

Von Tracht était devenu pâle :

– Et l’appareil ? le rayon de la mort ?

– Il est disparu avec son inventeur.

Von Tracht se leva et marcha de long en large.

Il s’arrêta devant Bouritz.

– C’est de ta faute... c’est toi qui es responsable... tu te souviens ?

– Mais, commandant ?

– Il n’y a pas de mais... tu ne peux surveiller

tes hommes... tu es responsable. Je vais te faire fusiller.

Bouritz se mit à trembler.

– Commandant... tout n'est peut-être pas perdu !...

– Comment cela ?...

– Hamler et le professeur Shermann peuvent reconstruire un nouvel appareil.

Von Tracht se tourna vers eux, un regard d'espoir dans les yeux :

– Est-ce vrai ?

IXE-13 sourit :

– Peut-être. Nous ne pouvons rien promettre, car je n'avais pas étudié toute la machine, mais j'en connais les principaux morceaux.

– Tant mieux...

Fritz demanda :

– Nous pouvons nous retirer, commandant ?

– Oui. Vous avez un laboratoire, n'est-ce pas ?

– C'est-à-dire que le professeur en a un.

– Eh bien, travaillez là en attendant et donnez-moi des nouvelles. Il faut absolument reconstruire cette machine.

– Bien, commandant.

Ils sortirent du bureau.

– Demain, nous serons loin, murmura IXE-13.

– Oui, puisque nous partons ce soir.

– Vite, allons retrouver Marius et Gisèle, ils doivent être inquiets.

Ils revinrent vivement vers la demeure du professeur.

Le bruit s'était répandu comme une traînée de poudre. Madame Kinentz attendait sur le seuil de la porte. Lorsqu'elle reconnut Fritz, elle courut au-devant de lui :

– Fritz... où est mon mari... mon mari...

– Il a été blessé, madame... il est à l'hôpital.

– Mon Dieu... je veux le voir... je veux le voir...

Fritz la prit par le bras.

– Entrons, madame, nous irons tous à l’hôpital ensemble. Une fois rendue dans la maison, madame Kinentz reprit possession d’elle-même.

– Est-il gravement blessé ?...

Fritz jeta un coup d’œil à IXE-13.

Il ne servait à rien de mentir plus longtemps.

– Très gravement.

– Mon Dieu... il n’est pas mort ?...

Fritz baissa la tête :

– Il était dans la salle au moment de l’explosion.

Madame Kinentz poussa un cri et tomba dans les bras de Fritz.

Ce dernier se tourna vers Marius.

– Aidez-moi, nous allons la transporter dans sa chambre. IXE-13 les suivit.

Soudain, pour la première fois, il s’aperçut que Gisèle n’était pas là :

– Marius, tu n’as pas vu Gisèle ?

– Gisèle, mais non.

– Diable... où est-elle... ?

– Peuchère, ne me dites pas qu'elle...

– Non, non, elle s'était sauvée par la fenêtre... elle n'est pas morte, j'en suis sûr. Il faut essayer de la retrouver et l'emmener ici.

– Pour moi, elle est restée là-bas. Vous savez que toutes les femmes sont curieuses...

– Pourtant... Gisèle...

Le Canadien se tourna vers Fritz :

– Fritz, nous allons à la recherche de Gisèle. Restez ici.

– Bien.

– Si elle arrive, dites-lui de ne pas s'éloigner.

– Entendu.

Les deux amis partirent et revinrent vers le laboratoire.

On avait maîtrisé l'incendie, mais il ne restait plus rien d'une des ailes du grand édifice.

IXE-13 fit le tour de la bâtisse.

– Elle est sortie quelque part ici... nous ne

pouvons voir la fenêtre puisque tout a sauté.

– Vous êtes sûr qu'elle a pu sauter à temps ?

– Oh ! oui.

Mais ils eurent beau chercher partout, ils ne virent aucune trace de Gisèle.

*

Gisèle s'était élancée vers la fenêtre.

Elle avait sauté.

Ce n'était pas haut, quatre pieds dans le plus.

Mais, souvent quand on est nerveux, on saute mal.

C'est ce qui arriva.

Gisèle se foula le pied et ne put se relever.

– Ça va sauter... il faut que je me sauve...

Elle se traînait du mieux qu'elle pouvait, cherchant à s'éloigner de la bâtisse.

Au loin, elle aperçut Fritz et IXE-13 qui se sauvaient à toutes jambes.

Elle cria, mais ils ne l'entendirent pas.

Gisèle sentit une secousse derrière elle, puis ce fut l'explosion.

Elle s'étendit de tout son long.

Des morceaux volèrent de chaque côté d'elle.

Puis elle sentit quelque chose la frapper à la tête.

Des chandelles apparurent devant ses yeux, puis ce fut tout.

Elle venait de perdre connaissance.

Quelques secondes plus tard, les pompiers arrivaient.

Ce fut l'un d'eux qui aperçut Gisèle :

– Attention, un blessé.

Ils la relevèrent.

Elle reprit vivement connaissance, mais elle ne pouvait pas marcher à cause de sa cheville tordue.

– À l'hôpital...

– Non, non, ce n'est rien...

– Vous êtes blessé...

L'un des pompiers avait appelé les ambulanciers.

Ces derniers arrivèrent et, malgré les protestations de Gisèle, ils la firent monter dans la voiture.

Elle reposait maintenant sur un lit d'hôpital.

Elle n'avait qu'une peur :

– Si l'on ne peut pas s'apercevoir que je suis une fille.

*

– Professeur Shermann...

IXE-13 se retourna.

C'était Bouritz.

– Oui.

– Je suppose que vous cherchez votre petit-fils ?...

– Oui, vous savez où il est ?

– Oui.

– Où ?

– À l'hôpital.

IXE-13 sursauta.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Oh, il n'est pas gravement blessé. Il s'est tordu le pied.

– Mon Dieu... pourquoi ne l'a-t-on pas transporté à la maison au lieu de l'hôpital ?

– Il sera beaucoup mieux soigné.

Marius demanda :

– Et le professeur ?

– Nous n'avons pas encore retrouvé son corps. Mais nous sommes certains qu'il est mort.

IXE-13 et Marius s'éloignèrent.

– Retournons à la maison.

Rendus chez Kinentz, ils se réunirent avec Fritz, au salon.

– Tout d'abord, nous devons partir ce soir à onze heures et demie. Mais auparavant, il faut

que Gisèle sorte d'hôpital.

– Il faudra aller la chercher.

Fritz pâlit :

– L'on peut s'apercevoir que c'est une fille...

– C'est possible en effet, mais n'oubliez pas qu'elle est blessée au pied... c'est une chance.

IXE-13 se tourna vers Marius.

– Marius, tu vas te rendre le premier à l'hôpital.

– Bien.

– Tu t'apercevras de la manière qu'on a installé Gisèle et tu viendras nous faire ton rapport. Ensuite, nous tenterons de l'en faire sortir.

– Peuchère, ça va être difficile.

Marius partit.

Rendu à l'hôpital, il demanda à voir David Shermann.

– Chambre 210, deuxième étage.

Marius monta. Gisèle était seule dans sa

chambre.

Marius entra et ferma soigneusement la porte derrière lui.

– Bonjour...

– Marius !

– Tu es blessée ?...

– Au pied... ce n'est rien.

– Il faut te faire sortir d'ici. C'est ce soir que nous partons.

– Mais je ne marche pas...

– Peuchère !...

Gisèle prit une décision.

– Partez sans moi.

– Mais voyons, tu es folle !

– Non, non, avec mon pied tordu, je ne ferai que vous nuire.

Marius protesta :

– Le patron ne voudra jamais, il t'aime trop. Gisèle, il faut trouver un moyen pour t'enlever, puisque c'est la seule solution.

– Oui, mais comment ?

Ils avaient beau chercher, ils ne trouvaient absolument rien.

Marius se leva :

– En tout cas, dit-il, je vais aller faire mon rapport au patron. Et, peuchère, tu peux être certaine que nous ne te laisserons pas derrière, non, non.

– Brave Marius !

– Nous partons tous ensemble, ou nous demeurons tous ici.

Et le Marseillais sortit majestueusement.

Jusqu'ici, tout a fort bien marché dans la fameuse mission d'IXE-13.

Il avait divisé cette mission en trois parties.

Il avait accompli la première.

Avec la destruction de l'appareil et la mort du professeur Kinentz, la deuxième partie de la mission était maintenant chose du passé.

Mais il restait la troisième.

Il fallait sortir d'Allemagne.

Comment s'y prendront-ils pour faire sortir Gisèle de l'hôpital ?

S'apercevra-t-on qu'elle est une fille et non un garçon ?

Il ne faut pas oublier non plus, qu'ils doivent prendre l'avion à onze heures et demie.

S'ils manquent le départ, qu'arrivera-t-il ?

Nos trois héros risqueraient fort de se faire découvrir.

Ne manquez pas les prochaines aventures de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 297^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.